

par François Rieu

Hep ! Kamerad sozialist ! Tu t'embourgeoises !

Hier, ou peut être même avant-hier, je quittais Albertville à la nuit noire, sous la pluie, pour tracer une ligne directe à travers notre continent prometteur, l'Europe. Aujourd'hui, c'est la vieille Europe qui parle. Lever comme d'habitude, bref aller-retour à la boulangerie pour une baguette fraîche –mais pas trop cuite– pantoufles et lecture du Dauphiné du jour, déposé nuitamment dans la boîte à lettres de la villa. Une tasse de thé plus tard, je ferais un louable et paisible retraité british. Là, je n'ai encore l'air que d'un cyclotouriste du dimanche, vêtu -ou plutôt boudiné- dans ses plus beaux atours de Lycra, partant à une heure très raisonnable pour une randonnée ayant presque figure humaine. Aller à Winnenden en trois jours ? Pour qui a jadis fait la chose dans la journée, voire en deux jours mais derrière Agnès, c'est du tourisme. Sauf qu'un palmarès ne remplace pas un entraînement méthodique et régulier. S'il est certain qu'après trente cinq ans de cyclotourisme on a acquis quelque accoutumance à l'inconfort, je constate de plus en plus souvent que le métier ne remplace pas les jeunes années ...

Jour un. Albertville- Fribourg

Le soleil frappe déjà fort sur les sommets. Il traîne encore à jouer avec les ombres des berges de l'Arly, mais cela ne saurait tarder. La journée promet d'être belle, banalement

belle. Que vais-je avoir à raconter, moi qui aime transformer en épopée les jours de galère sous la pluie ou la neige ? Se souvient-on des jours heureux, des jours simples où tout va, où l'on vous sourit et où le vent vous pousse gentiment aux fesses ?



A peine plus chargés que pour une sortie du samedi, à peine plus lents, nous coulons des jours heureux jusqu'à Annecy. J'ai juste l'impression de freiner un peu mes 4 compagnons, mais après tout, c'est pour leur bien que je les empêche de donner toute la puissance dont ils sont capables. Dans cent cinquante kilomètres, ils me remercieront ... si je suis encore en mesure de les avoir dans mon champ de vision.

« On suit pas les panneaux ? »

« Non, on suit pas les panneaux. »

Si je suis là, c'est aussi parce que je dois servir de guide. Et un guide, ça suit son instinct, pas les panneaux. Cruseilles est indiqué par les collines du Borne. Je préfère traverser Allonzier, ses chantiers et ses trous pour rejoindre directement le pont de la Caille, interdit à toute circulation. Sauf le vieux pont suspendu de 1838, tout frêle au dessus des Usses. Le vélo ouvre des raccourcis aériens...

Il ouvre aussi l'appétit. La pause bourgeoise se fait à Cruseilles, en terrasse. Il y a deux ans, nous fuyions la froidure dans un troquet d'avant-hier. Là, nous jouissons d'un soleil radieux, et de la bonne humeur de cinq compagnons de route partis pour une balade de santé au travers de l'Europe.

L'expérience étant toujours à affiner, je fais le choix radical de ne pas boire de sodas durant tout le voyage. Juste pour voir si mes intestins seront ou non moins agités en fin d'étape...

Je suis le guide, mais je suis Pierre, qui dans sa retraite a eu le temps de fignoler le parcours, utilisant toutes les finesses d'internet et de Google pour survoler au préalable les étapes. Dans pas longtemps, il aura un GPS sur son guidon, et c'en sera fini des guides qu'il faut attendre. Licenciement pour obsolescence ; sauf si les GPS ne connaissent que les routes pour voitures, et pas les chemins autorisés aux vélos ... Dans Genève, on peut se tromper. Mais l'on ne se trompe pas et le petit groupe sort sur la rive nord du lac, pile poil où c'était prévu, et plutôt avec de l'avance. On ne sait jamais. A en croire certains, mieux vaut rouler vite tout de suite, des fois que l'on coince plus tard. Personnellement, j'aimerais rouler moins vite, pour ne pas coincer après, mais a-t-on jamais écouté un assimilé groupe 3 dans le groupe 1 ?

Là où je dépasse largement mes compagnons, c'est au casse croûte. Regardant



passer les bateaux, nous jetons quelques miettes aux cygnes du lac, avant de replonger dans les bosses. La routine. Les mêmes trottinettes alignées dans le même arrêt de bus scolaire qu'il y a deux ans. Mais les autres sont passés trop vite pour le voir. S'ils s'arrêtent, c'est devant une bière à Yverdon. Si je m'arrête, c'est parce que le parcours croise des pentes déraisonnables. Pouf pouf, la banane ne passe pas. Pouf pouf, la circulation des soirées suisses ne passe pas. Le décor est magnifique, mais les vrombissements saoulant, et les bandes cyclables inexistantes. La Suisse n'est pas partout le paradis, même pour des vieux allant gîter à l'auberge de jeunesse de Fribourg.



Un coup de dortoir, un coup de bière en ville, un coup de pâtes (je tiens à ce que les sucres soient encore plus lents que moi) et au lit.

Jour Deux. Fribourg-Villingen

Normalement, on fait trois étapes pour rouler moins vite qu'en deux séances. Mais comme le petit déjeuner est servi tard à l'auberge, on

commence tard à rouler plus vite pour aller moins loin. Capito la subtile manoeuvre ? La traversée de la Suisse centrale sera un long pèlerinage. Tu te rappelles ici ? Et là ? Dans le bosquet juste là on a dormi en 84 quand on a fait la balade en deux jours. Et ici j'en ai bavé pour suivre Agnès il y a deux ans. Et là aussi. Et là encore. Et le sandwich au poulet du kebab, tu t'en souviens ? Tu l'as digéré ? Le problème, c'est que ni le Pierrot ni Julien ni Philippe n'avaient de vieux souvenirs à se partager sur les rives de l'Aar. Alors ils tenaient à s'en faire des neufs, de souvenirs, sans traîner dans une nostalgie qui aurait eu l'avantage de restreindre la moyenne.

De loin en loin, j'arrivais à rejoindre la tête du peloton, juste pour dire « là bas, après le marchand de vélo où Agnès s'est jadis fait regonfler, il faut prendre la première à gauche ». Même la découverte d'un nouveau col suisse inconnu au catalogue des Cent cols ne les a pas émus. D'ailleurs, devant, personne ne l'a vu, le col. Sauf moi, qui loin derrière, les jambes molles, a eu le bonheur de s'arrêter souffler juste sous le petit panneau du Zurzacherberg passhöhe. Clic clac, et le Rhin n'est plus qu'un souvenir. Voici l'Allemagne et la bucolique remontée d'une vallée de la forêt noire, jusqu'à Bonndorf. Fastoche, surtout avec la fringale. Remarquez, la bosse suivante en pleine digestion n'était pas mieux... Pourtant, sur la fin la forme revenait, et dans l'élan nous traversions les fleuves comme des ruisseaux médiocres.

Qui s'est arrêté sur le petit pont vers Donaueschingen, pour

contempler le Danube enfantin ? Personne. Le seul arrêt général, ce fut à l'auberge de jeunesse de Villingen. Moins accueillante que celle de Fribourg. En pleine nature, mais passée l'heure du repas, rien à manger. Alors pour ne



pas dépérir nous improvisâmes un souper diététique, en allant piller une station service à un kilomètre de là. Tout fiers, nous revînmes les bras chargés de grosses canettes de bière, de saucisses fumées, de biscuits apéritifs salés... et de rien d'autre. Nous trinquâmes dans un grand élan de rigolade, et nous eûmes la bouche pâteuse toute la nuit ...

Jour Trois. Villingen-Winnenden

Cellule de dégrisement du matin. Tempête sur la Forêt Noire. Toujours pas grand-chose à manger (repas tiré du sac...) mais plein d'allant nous partons pour la dernière étape. Les cheu-légers devant, les percheros derrière, plongeant dans la vallée de la Neckar avec l'ambition de faire exploser la moyenne, ou de rester le moins longtemps possible sous les averses. Car si le vent s'est vite calmé, les petits nuages mutins nous ont



parfois taquinés. Bâcher, débâcher, et quand est ce qu'on mange ? Il ne s'agit pas en ce jeudi de l'Ascension de réitérer la bévue d'il y a deux ans et de jeûner deux cents bornes durant. A la première station service, nous faisons le plein. De trucs à peine plus digestes que la veille au soir. A la seconde halte, c'est une fête de la bière. On mange liquide, tout à la joie d'avoir retrouvé le groupe 3W5.

Magnanimes, nous les laissons repartir devant. Si le guide ne se perd plus, on les reprendra facilement ... Car le guide ne fait pas le fier dans la vallée de la Neckar. L'embrouillamini des pistes cyclables est tel que les sioux les plus rusés y perdent parfois leur latin, et que penauds ils doivent admettre qu'il conviendrait de faire demi tour et d'aller voir ailleurs si l'on trouve la bonne piste.

« Errare humanum est », dit le Sioux quand il a retrouvé la piste de Winnetou, l'indien favori des Allemands.

« Perseverare diabolicum », ajoute-t-il en rejoignant un collègue éprouvant les mêmes difficultés avec les radwegs germaniques. Ainsi, après s'être brièvement retrouvés (voir la photo de couverture), les 1W3 repartent à l'insu de leur plein gré devant les 3W5,

abandonnant les plus méritants d'entre nous à de longues recherches, au moment où le guide qui s'était enfin mouché avait retrouvé son flair. A vrai dire, ce n'était pas le flair que j'avais retrouvé, mais l'ouïe. De très loin j'avais entendu nos collègues allemands faire sauter un bouchon dans les premières pentes de Plöchingen. Ils accueillait alors le groupe des grands randonneurs pas pressés, mais



qui attendaient néanmoins tous les pressés du club. Jadis, on fit toute une histoire d'un lièvre et d'une tortue. Cette fois, les lièvres réussirent à rattraper les tortues. Juste le temps de se jeter un verre de pétillant dans le gosier (depuis la veille on tournait au régime cacahuète-bière, le top du top de la diététique cyclo, mais aussi une bonne préparation pour les festivités du jumelage), et la fable réunie gravit la dernière bosse, au dessus de Plöchingen. Juste avant un

orage des familles qui transforma la balade en épopée flippante, sans freins et ballottés par le vent dans les vignobles du Weinthal.

Quelques incertitudes du guide plus loin, le petit peloton entrait modestement dans Winnenden, suivi d'un peu plus loin par les 3W5.

Le temps resta sombre et lugubre.

Quoiqu'ayant déjà un certain entraînement en matière de cérémonies officielles, jamais je n'ai senti une aussi longue et pesante minute de silence que sous ce préau de l'Albertville-Realschule où Français et Allemands jumelés rendaient hommage aux quinze jeunes, enseignants et passants tués là par l'un de leur camarade quelques semaines plus tôt. La vie continue, mais le souvenir reste.

